

PARTIR, MOURIR, AIMER

Idéal ou utopie,

"Sur d'autres rivages on cherche l'épanouissement de l'humain en l'homme.

Sur notre rivage on recherche l'épanouissement du divin en l'homme"

L'ETERNEL ORIENT

S. Boudoyan

D'une manière générale, en occident, l'homme n'aime pas qu'on lui parle de la mort, *"Nous vivons dans un monde que la question effraie et qui s'en détourne. Des civilisations, avant nous, regardaient la mort en face. Elles dessinaient pour la communauté et pour chacun le chemin du passage. Elles donnaient à l'achèvement de la destinée sa richesse et son sens. Jamais peut-être le rapport à la mort n'a été si pauvre qu'en ces temps de sécheresse spirituelle où les hommes, pressés d'exister, paraissent éluder le mystère. Ils ignorent qu'ils tarissent ainsi le goût de vivre d'une source essentielle. "*

L'intention de ce thème est facile, le traiter est plus ardu ; c'est déjà prendre le risque d'être considéré comme pessimiste, comme morbide, tant ce sujet est tabou dans notre Société. Et pourtant il nous concerne tous et à l'essentiel.

Alors, si ce travail traite principalement de ce thème, je me permettrai aussi de vous parler un peu de nous, un peu de moi, idéal ou utopie ?

- Discourant au premier degré, je ne peux, vous le comprendrez, que réduire mon propos pour aborder la mort en F. : M. :.
- Le Rituel d'Initiation reprend l'essentiel de la perception de la Mort à travers toutes les grandes traditions anciennes, mais aussi à travers les analyses des témoignages faits par les soignants auprès des mourants ou des cas observés de mort imminente.
- Le " *testament philosophique* " dans le caveau de la terre, les voyages symboliques avec les épreuves des trois phases de la vie, la renaissance au sein d'un monde symbolique plein de joie et d'espérance, tous constituent des traits traditionnels d'une " *belle mort suivie d'une belle renaissance* " et c'est pourquoi nous gardons tous en nous un souvenir ému de notre initiation.

- Dans les travaux en loges bleues ; au grade d'apprenti, la mort n'est pas vraiment un sujet de réflexion et c'est à mon avis bien dommage. L'apprenti devrait déjà avoir un ressenti du "*comment est perçu la mort par un futur maître franc-maçon*". Et ce ressenti est essentiel car il est déjà inscrit en chacun de nous, en nos cellules comme dans notre subconscient ; pourquoi alors le masquer ou l'escamoter ?

- Ici, chez nous en occident, on cache généralement la mort comme si elle était honteuse et sale. On ne voit en elle, le plus souvent, qu'horreur, absurdité, souffrance inutile et pénible, scandale insupportable, alors qu'elle est le moment culminant de notre vie, son couronnement, ce qui lui confère sens et valeur. Elle n'en demeure pas moins un immense mystère que nous portons au plus intime de nous même.

La mort a toujours été au centre de toute réflexion sur la vie. "*Philosopher, c'est apprendre à mourir*" constatait Montaigne, reprenant ainsi l'affirmation de Platon : "*La vie d'un philosophe n'est qu'une longue méditation sur la mort qui l'attend*"

Paradoxe, car la mort apparaît de prime abord, comme la négation, ou tout au moins la cessation de vie.

Vérité première, au contraire, dès que l'on considère qu'elle constitue l'issue commune et fatale.

Et finalement elle arrive, et c'est devant la mort que l'on prend conscience que la vie aurait pu être quelque chose d'immense, de prodigieux, de créateur.

Mais c'est trop tard...et la vie ne prend tout son relief que dans l'immense regret d'une chose inaccomplie. C'est alors que la mort, {justement parce que la vie a été inaccomplie}, apparaît comme un gouffre ”.

Qui parmi nous n'a pas été déchiré par le deuil ? Qui n'a pas connu en sa chair cette sourde angoisse qu'à certaines heures la mort fait peser sur nous-mêmes ? Qui ne s'est pas senti mordu aux entrailles par la peur, non pas de mourir, mais de voir la mort lui ravir les êtres qui lui sont les plus chers ? Les survivants ne peuvent admettre la disparition de celles ou ceux qui constituaient la meilleure part d'eux-mêmes et, souvent même, leur véritable raison d'être.

De temps immémoriaux, le secret de la mort et la question de savoir ce qu'il advient de l'homme quand il a rendu son dernier soupir ont préoccupé les penseurs et les hommes de religion.

Le soin apporté à la sépulture de l'homme de Neandertal il y a quelques 150 000 ans semble indiquer que dès cette époque on croyait à une survivance après la mort.

Depuis longtemps les peuples ont envisagé la mort de différentes manières, la symbolique de la mort et de la résurrection remonte à la plus haute antiquité.

On ne saurait donc réduire la mort à un simple phénomène chimique par lequel les êtres organisés restitueraient leurs éléments à la matière inerte, à la poussière.

La vie et la mort, souvent considérées comme antagonistes, paraissent être en fait intimement liées. Vivre pleinement et consciemment chaque instant de sa vie conduit à une acceptation implicite de la mort. Une telle approche de l'existence humaine suggère que nous devrions nous imprégner de l'idée de notre mortalité pour mieux vivre.

Quand nous serons convaincus que ce que nous faisons en loge n'a aucun sens puisque nous allons mourir et qu'il nous faut pourtant continuer parce que nous allons mourir, nous serons enfin libres.

Mais il faut faire vite, chaque jour passé est à jamais perdu pour l'homme, il faut faire vite car nous n'avons pas le temps, nous n'avons pas de temps à perdre, encore moins à gaspiller, car nous allons partir...

Oui nous allons partir, mes FF... ni l'excellente santé, ni la jeunesse dont nous jouissons aujourd'hui encore, ne nous promettent un lendemain sous le soleil, rien ne nous assure que l'heure dernière ne va pas sonner pour nous, et qu'à côté de notre date de naissance ne s'ajoutera pas une seconde et dernière date, celle de notre mort. Sans nous consulter, la mort accomplit sa mission.

Amoureuse de toutes les races, de tous les sexes, de toutes les professions, elle étreint dans ses bras riches et pauvres, savants et ignorants, malades et bien portants profanes ou francs-maçons.

Quels que soient leurs avantages de santé, de talent, de puissance, de génie ou de cœur, les hommes meurent, ils passent.

Vérité toute simple, toute nue, mais il suffit de l'évoquer et la vie perd de sa saveur habituelle, et quand l'heure est venue de partir pour l'Eternel Orient, quand les terreurs et les hoquets de l'agonie vous prennent à la gorge, toutes les chimères et toutes les résolutions s'enfuient. La mort n'est plus à ce moment le repos final que l'on imaginait, mais une lutte redoutable.

Quoi qu'on en dise, ce que l'homme redoute le plus dans la mort, ce n'est pas "le fait de mourir", c'est le fait d'être définitivement jugé.

Et si l'homme craint le jugement, c'est bien parce qu'il se sait pêcheur. Ni ses titres, ni ses bonnes œuvres ne lui donnent de l'assurance pour paraître devant le Grand Architecte.

"Nos jours sont comme l'ombre sur la terre, et il n'y a pas d'espérance de demeurer ici-bas" s'écriait autrefois le pieu roi David.

Quelles que soient nos opinions, nos convictions, notre âge ou notre situation, il faudra à plus ou moins brefs délais rencontrer l'infatigable moissonneuse. Pour tous, la mort est inévitable et son ombre plane sur chacune de nos vies. Sans nous consulter, désirée ou haïe, la mort accomplit sa mission.

C'est pourquoi la mort semble être le seul dénominateur commun entre les hommes, la seule fraternité possible... puisque la vie n'offre pas à tous les mêmes privilèges.

Une existence, - un peu de lumière, - un peu de bonheur, - beaucoup de souffrances, puis la mort.

Né de chair, chacun ne fait que passer ici-bas et n'a qu'un temps à accomplir.

Nul n'en commence un autre.

"On entre, on crie - et c'est la vie - On crie, on sort - et c'est la mort"

Pas besoin de grandes phrases pour mesurer ce destin, dont le terme, sinon le contenu, est le même pour tous.

L'homme sait qu'il doit mourir, mais ignorant le jour et l'heure de ce terrible rendez-vous, sa mort, la mort des autres, il les vit à l'avance.

Nous mourrons en vivant, mais nous vivons en mourant.

Lorsque nous parlons de la vie, nous entendons un processus de continuité en lequel il y a identification ; ma maison et moi, ma femme et moi, mon compte en banque et moi, moi et mon expérience. C'est ce que nous appelons la vie, n'est-ce pas ? Vivre est un processus de continuité dans la mémoire, conscient mais aussi inconscient avec ses luttes, querelles, incidents, expériences etc. Tout cela est ce que nous appelons la vie et nous pensons à la mort comme à son opposé.

Ayant créé cet opposé, nous le redoutons et commençons à rechercher la relation entre la vie et la mort. Si nous parvenons à jeter entre l'une et l'autre le pont de nos explications, la croyance en une continuité, en un au-delà, nous sommes satisfaits.

Pouvons-nous connaître la « fin », qui est la mort, pendant que nous vivons ? Je veux dire que si nous pouvions savoir, pendant que nous vivons, ce qu'est la mort, nous n'aurions pas de problèmes. C'est parce que nous ne pouvons pas entrer en contact avec l'inconnu pendant que nous vivons, que nous en avons peur. Notre lutte consiste à établir un rapport entre nous-mêmes qui sommes le résultat du connu, et l'inconnu que nous appelons la mort.

Peut-il y avoir une relation entre le passé et quelque chose que l'esprit ne puisse pas concevoir et que nous appelons mort ? Pourquoi séparons-nous les deux ?

Je vous disait plus haut que Montaigne avait écrit : *«philosopher c'est apprendre à mourir»*

J'ai cherché. C'est au chapitre XIX du livre premier des Essais. Il nous y explique d'abord qu'il est allé prendre l'idée chez Cicéron et que méditer nous apprend à mourir parce que :

- C'est retirer son esprit du monde,
- C'est ainsi, apprendre à ne pas craindre la mort.

Beaucoup d'entre nous, écrit-il, vivrons sans connaître ni la misère, ni la très grande douleur, ni la maladie : tous nous sommes mortels.

C'est bien ce que rappelle notre symbolique, et cette absolue certitude de mourir devrait normalement nous détourner de l'idée même du bien.

Aussi longtemps que nous sommes paralysés par la peur de mourir non seulement nous ne ferons rien, mais ce que nous ferions ne sert à rien puisque nous allons mourir.

La symbolique de la mort et de la résurrection présente un grand mérite: elle émeut si profondément ceux qui la vivent qu'ils en demeurent durablement imprégnés.

Toutes les religions ou initiations faisant appel à cette symbolique invitent en effet leurs adeptes à revivre personnellement la mort et la renaissance.

Quant à nous, francs-maçons, trois fois nous vivons la symbolique de la mort et de la renaissance personnellement, et avec une intensité de plus en plus forte.

Elle nous délivre, pour celui qui l'a vécue comprise et assumée de trois tourments qui empoisonnent toute vie.

- L'inquiétude vitale et l'angoisse devant la mort
- L'absurdité de la vie
- La culpabilité angoissante d'un subconscient persécuteur.

La Lumière que chacun peut recevoir et transmettre brillera éternellement.

Cette considération peut calmer notre inquiétude face à la vie et dissiper notre angoisse devant la mort.

Pour ceux, qui se sont intégrés dans une Chaîne d'union, la vie survit éternellement selon des formes et des modalités les plus imprévisibles.

Dans la mesure où il se sent intégré dans un ensemble qui le dépasse, l'homme considère alors sa propre mort comme une péripétie, inévitable certes, mais d'importance secondaire dès l'instant où le groupe qui constituait sa raison d'être et à qui il donnait le meilleur de lui-même, lui survit, sa propre disparition ne présente plus, à ses yeux qu'un caractère anecdotique.

Mes FF.: , ce que je tiens à dire, avec force, c'est que la vie maçonnique, quand elle est poursuivie dans l'amour et l'effort, confère au maçon un équilibre majeur et l'au-delà ne saurait inquiéter un assidu de nos Temples et l'on ne saurait s'affliger d'un fait aussi banal que la disparition d'un frère, quel qu'il fut !

Je sais que je mourrai un jour, bien que je ne sache pas comment, ni quand. Il y a un lieu au fond de moi où je sais cela. Je sais que je devrai un jour quitter les miens à moins que ce soient eux qui me quittent d'abord.

Mais, j'ai soixante ans passés, et je suis plus près du cimetière que du lycée !

Soixante trois ans, soixante trois ans, mais c'est le bout du monde !

Je me disais cela encore hier et voilà qu'aujourd'hui c'est fait, j'ai 63 ans, oh pas déjà, sinon ce n'était pas la peine d'avoir eu 18 ans et des rêves plein la tête !

Soixante trois ans, c'est presque ridicule, je n'ai encore rien fait, si ce n'est quelques erreurs, quelques belles erreurs.

Soixante trois ans, non ce n'est pas possible. Hier encore on me traitait d'enfant terrible, comment ai-je fait pour être déjà vieux et déjà vieux terrible ?

Soixante trois ans, c'est beaucoup pour mon âge. On a des cheveux gris, on est un peu morose, on va devenir sage, un jour. On n'a pas fait grand chose et l'on a rien compris.

A 60 ans bien passés, la jeunesse commence, 60 ans c'est l'âge du bonheur, pour l'homme que je suis c'est l'âge des victoires et j'ai tout fait pour être un beau vainqueur, mais ...63 ans, je n'ose y croire.

Pourtant, pourtant, il faudra bien partir et j'aurai du mal à tout quitter.

A quitter l'envers et l'endroit, tout à la fois comme on s'arrache, c'est si navrant de s'en aller avant d'avoir finit sa tâche.

J'en ai fait la moitié du quart et il faudra partir quand même.

J'en ai fait la moitié du quart du centième et il faudra bien partir quand même.

Pour vous mes FF. :., rien ne s'arrêtera, la Saône, au pied de St Jean continuera de mollement couler et le Rhône puissant et fier viendra longtemps encore l'enlever à La Mulatière.

Ma mort ne sera pas un drame, j'adorais déjà mes 80 ans, j'en rêvais, mais je n'ai pas fini mon enfance, je voudrai connaître Tokyo, la Chine, l'Amérique, mieux connaître Lyon ma ville, qui n'est pas tout ce qu'on raconte, ce n'est pas seulement Fourvière, St Jean ou la tour machin mais si tu la connais la lumineuse c'est chouette Lyon. C'est toujours aussi bon quand je pars et quand je reviens et je voudrais être lyonnais jusqu'au dernier moment.

Mais pourtant il faudra partir, partir, c'est le seul mot qui compte. Savez-vous que, quand je me raconte je sens mon cœur qui flanche.

Un jour on comprend, mais trop tard qu'on a pris le mauvais départ, celui qui mène au bout du conte, peut-être à sa moralité.

Finalement c'est **heureux** qui est le seul mot qui compte.

Je vis mon temps comme un roi nègre, comme un nomade, superbement désargenté, allant du voyou à l'élite, de l'athée au curé sans me plaindre ni me vanter.

Je n'ai rien et ne suis presque rien du tout, je le sais, n'ayant ni château ni province ni richesse, j'arriverai bien vite au bout.

Plus rien du tout qu'un crâne avec l'irréremédiable ironie des ces grandes orbites-là ! Tout noirs ! Tout ronds !

Enfin j'aurai l'éternité pour dormir, sans que nul bruit ne me réveille jusqu'à la fin des temps mais il me faudra quitter cette terre et les miens, et mes amis, et vous tous mes bien aimés FF. :..

Mais je ne voudrais pas partir les mains vides car là, ce serait affreux de mourir.

Mais vraiment, j'aurai du mal à tout quitter, car il me semble que l'âge n'est pas encore venu, pourtant il vient, c'est affreux de s'en apercevoir.

Il vient, je le connais, je connais son visage et je reconnais le son de sa voix. Et la mort par exemple, la mort, on voudrait bien connaître à l'avance le visage qu'elle aura, on voudrait bien connaître à l'avance le frisson qu'on aura et l'angoisse et la sueur et le sang dans la bouche et la panique énorme.

Et puis, parce que je vous aime mes bien aimés FF :., je voudrais, juste avant, si vous le voulez, vous emmener en voyage, vous savez que j'aime voyager, alors il vous faudra me suivre partout, à tous les pèlerinages et tous les sanctuaires qui nous ouvriront leurs portes, à travers le sable et les pierres, à travers la peur et la soif.

Il faudra venir avec moi, sur les routes baignées de soleil et de lune, le jour après la nuit au long des chemins creux qui tracent les lignes du monde à l'infini.

Au hasard des carrefours et des places désertes, villages sans églises, maisons sans fenêtres, terrains vagues sans enfants, nous irons main dans la main par les pistes du désert.

Parce que je vous aime mes FF :., nous irons déguster le thé à la menthe, accroupis sur des nattes et vous me suivrez d'un oasis à l'autre entre les dunes scintillantes sous un ciel clouté d'or, voûte étoilée d'un autre monde

Au soleil tourbillonnant de La Mecque, nous recueillerons la voix déchirée du muezzin échappée de sa gorge comme une flamme tordue et que le vent brûlant noue et torsade autour des minarets de la ville sainte.

Nous achèterons des moulins à prières dans une lamaserie sur la route et nous gravirons ensemble les pentes incroyables qui conduisent au toit du monde et, nous nous approcherons le plus près possible du ciel.

S'il le faut, nous passerons une nuit entière à méditer dans un monastère enfumé parmi les bonzes, nous écouterons parler le plus vieux d'entre eux sans comprendre un seul mot, puis, parce que je vous aime nous irons plonger nos corps dans l'eau pourrie du Gange à Bénarès pour chercher la purification dans les remous de ce fleuve géant qui brasse ensemble la pourriture de l'Inde et les cendres inestimables du très sage Mahatma défunt.

Nous irons flâner le long du Nil, à l'heure où le soleil se couche et embrasser les enfants de Louxor qui depuis quatre mille ans dansent sur les murs des temples.

Parce que je vous aime, il faudra me suivre sans relâche et ne jamais fermer les yeux, il faudra venir vous perdre avec moi dans les foules abêties qui tournent autour des manèges imbéciles comme l'âne autour de la noria, vous me suivrez partout sur la grande roue et sur la tour de Babel.

Plus tard, nous irons suivre pieds nus les processions médiévales des pénitents noirs dissimulés sous leurs cagoules aux terrifiants vendredis saints espagnols.

Parce que je vous aime, nous irons prier ensemble, prosternés, côte à côte, mêlés à des croyants de toutes les races, à des pénitents de toutes les couleurs, afin que tous les dieux possibles protègent notre indéfectible fraternité.

Avant de partir pour l'orient éternel, parce que je vous aime, nous irons ensemble nous mêler à des fêtes somptueuses et redoutables, nous passerons des nuits entières à tourner parmi les masques sculptés dans l'ébène, dans l'étourdissante et furieuse colère de la danse et des sortilèges.

Mais parce que je vous aime, vraiment, il ne faut pas que nos yeux soient privés d'un seul émerveillement, tous les spectacles du monde, tous les enchantements nous sont dus. Et c'est moi, si vous le voulez, qui vous conduirai au long des voies innombrables de l'étonnement.

Mais parce que je vous aime enfin, nous irons ensemble à Jérusalem, sur l'Esplanade des Mosquées, là où tout a commencé, nous caresserons les pierres sacrées du Temple de Salomon, alignées là il y a bientôt 3000 ans par notre G. : M. : architecte Hiram. De cette place, nous formerons une chaîne d'union, la plus longue qui soit, elle devra passer par tous les pays où la F. : M. : est brimée ou interdite, et la boucle se refermera englobant le Saint des Saints et les Trois Grandes Lumières.

Mais, me voilà sans doute arrivé à la fin de moi-même, à deux pas de la fin, je le sens, et j'en ai peur. Me voilà sans doute arrivé au bord de ce gouffre aussi vertigineux que l'intérieur de moi. Il est terrible, vraiment terrible le jour où cette chose arrive, le jour où cette vérité vous éclate à la gueule.

J'ai cent mille ans et j'attends encore d'être adulte et j'attends encore de comprendre mes FF. : qui vous êtes.

Ecole de vie, école de mort, la maçonnerie nous a enseigné la certitude des séparations matérielles.

Chacun de nous apporte moins que ce qu'il pu et dû apporter, mais chacun de nous aura apporté quelque chose avant de disparaître. Si notre vie entière ne représente qu'un atome de ciment qui lie et liera nos pierres, cet atome demeure intégré et indispensable à l'édifice.

Cet édifice, nous devons continuer à le construire, inlassablement pour les vivants comme pour nos frères disparus car leur place est gardée sur nos colonnes et dans nos cœurs.

Nous avons la chance d'être intégré dans un groupe (*la Loge*) qui nous a reçu après une démarche initiatique. Cette démarche tend à nous purifier des passions et préjugés responsables de notre mort spirituelle.

La symbolique de la mort et de la résurrection n'a pas pour objet de ramener un mort clinique à la vie biologique mais de faire éclore une âme non éveillée à la vie de l'esprit.

Parler de vie après la mort ne veut, à mon sens rien dire.

La mort, c'est comme un bateau qui s'éloigne vers l'horizon. Il y a un moment où, forcément il disparaît. Mais ce n'est pas parce qu'on ne le voit plus qu'il n'existe plus, d'autres, sur un autre rivage le voient arriver dans la joie.

La mort, pas plus que la naissance ne doit nous épouvanter, elle n'est rien d'autre que la naissance à l'éternité, mais, comme le soleil, nous avons du mal à la regarder en face.

Alors, il m'est venu l'envie de m'adresser à elle, de l'interpeller et de lui dire que je voudrais apprendre à l'aimer, de cet amour dont j'aime la vie quand elle révèle sa plénitude, aimer la vie en elle, et ne pas m'en aller comme le condamné qui reçoit la mort d'un autre, et l'accueille en ennemie.

Tu n'es pas une ennemie, et tu n'es pas non plus une amie, tu es le lieu où finit l'inconnu, car je ne suis un mystère à moi-même que jusqu'à l'heure, en effet, où tu déchires le voile. Un matin, sera mon dernier matin. Tu poseras le sceau, et tout commencera ailleurs, mais tout sera fini ici.

Je ne suis pas détaché de l'existence au point de vouloir mourir et je veux te dire que toi, Mort, tu n'es rien, tu n'es personne, mais prétexte pourtant à voiler et dévoiler l'autre face du monde.

Je ne serai pas seul avec moi, et je ne serai pas seul avec toi, car la mort n'est pas : la dernière compagne de l'homme ; la dernière compagne de l'homme, c'est l'Espérance.

Et, quand je sens certains soirs, ma vie qui s'effiloche et qu'un vol de vautours s'agite autour de moi et crient. Pour garder mon sang-froid, je tâte dans ma poche un caillou ramassé dans une vieille église d'Arménie.

A l'intérieur de moi, je sais qu'il faut descendre, lentement, dans le noir, calme et silencieux sans toujours chercher à comprendre, au rythme des bateaux lents qui glissent sur le Nil. C'est vrai, la vie n'est rien, le songe est trop rapide, on s'aime, on se déchire, on se montre les dents. J'aurais aimé pourtant bâtir ma pyramide et que tous mes amis puissent dormir dedans.

Je suis comme un désert qu'on aurait mal fouillé et je pense m'en aller sans que nul ne remarque ni le bien ni le mal qu'on dira de moi, ni celui que de moi on a déjà dit, mais j'aurais avec moi, tout au fond de ma barque, le caillou ramassé dans une vieille église d'Arménie.

S.B. le 30 novembre 6004